

Les Cahiers Anne Hébert

Un ami s'en est allé

Christiane Lahaie

Number 16, 2019

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1110940ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1110940ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Centre Anne-Hébert

ISSN

1488-1276 (print)

2292-8235 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this document

Lahaie, C. (2019). Un ami s'en est allé. *Les Cahiers Anne Hébert*, (16), 143–145.
<https://doi.org/10.7202/1110940ar>

© Christiane Lahaie, 2019



This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

Un ami s'en est allé

Quand je suis arrivée à Sherbrooke, il y a de cela plus de vingt ans, je ne connaissais personne. Je n'étais venue qu'une seule fois dans les Cantons-de-l'Est. J'étais heureuse d'avoir été choisie pour exercer une exigeante, mais magnifique profession. Et plusieurs anges gardiens m'ont accueillie et ont veillé sur moi.

Antoine Sirois était un de ceux-là.

Très vite, il est venu vers moi, m'a raconté l'histoire de la région, m'a parlé d'Anne Hébert, et a tiré des ficelles pour que je sois rapidement intégrée à mon nouveau milieu. Il ne s'en vantait jamais, mais je sais qu'il a parlé de moi à bien des gens pour que je sois invitée à prononcer des conférences, à participer à des expositions, bref, à rayonner. Dans l'ombre, il poussait les autres à me dérouler des tapis rouges.

Je suis rapidement devenue directrice du Centre Anne-Hébert, fonction que j'ai occupée de 1998 à 2003 avant d'être relevée par ma collègue Nathalie Watteyne, et il a été là aussi. Nous avons parlé d'elle. De cette immense écrivaine qu'il avait eu la chance de côtoyer à maintes reprises. Antoine prononçait Anne, comme dans « la bonne Sainte-Anne ». C'était à la fois drôle et touchant. Et j'étais jalouse de lui.

Pendant cinq années, j'ai vécu dans un appartement, rue Prospect, tout près de chez Antoine. Il m'arrivait d'y éprouver de l'angoisse. De me sentir seule et écrasée par mon travail. Mais je savais qu'il était là, à deux coins de rue, et que si je lui avais téléphoné au milieu de la nuit pour parler de mes peurs, il aurait écouté. Patiemment. Et m'aurait assuré que le Christ ne m'oubliait pas.

Car il était vraiment croyant, mon Antoine. Un soir, alors que je venais de faire une interview avec lui pour le journal de l'Association des auteures et auteurs de l'Estrie et que j'étais sur mon départ, je lui ai demandé de me bénir. « Ah, chère femme! » a-t-il dit, comme s'il me remerciait de le recevoir dans sa foi, foi que je ne partageais pas forcément.

Plusieurs étés de suite, il m'a reçue avec mon mari à son chalet pittoresque (et un peu vétuste) de Lac-Mégantic. Se joignaient à nous des amis et des collègues, dont Pierre Hébert et Richard Giguère. C'était magique, cette camaraderie. Rien à voir avec ce qui se passe dans *Le déclin de l'empire américain...* Antoine et Richard rivalisaient de verve pour nous initier au folklore de la région et à ses personnages colorés. Je n'oublierai jamais la fois où le chien du voisin est arrivé en trotinant, attiré par l'odeur des saucisses qui grillaient sur le barbecue dégingué de mon ange gardien. La nuit tombée, on pouvait admirer le ciel. Je n'ai jamais vu autant d'étoiles que chez Antoine. À croire qu'il était connecté avec les astres et le Très-Haut.

Antoine et moi, nous avons un rituel bien particulier. Je ne sais pas quand ce manège a commencé. Toujours est-il que chaque fois qu'il me retrouvait, il ouvrait les bras et me lançait : « Hi, sugar! », et moi, je répondais « Hello, baby! » ou quelque chose du genre. C'était sa façon de me dire qu'il m'aimait. Je l'aimais beaucoup, moi aussi. En fait, Antoine aimait les femmes, appréciait leur compagnie, leur conversation, leur beauté.

Oui, mon ami Antoine était un esthète qui collectionnait les œuvres d'art, les belles pièces de céramique et de poterie. Et un intellectuel qui accumulait les livres sur la mythologie. Il n'a pas cessé de s'intéresser à la littérature et à tout ce que les humains sont prêts à inventer pour expliquer le monde. Antoine était croyant; il avait aussi son petit côté païen.

Enfin, nous partagions la même passion pour les desserts au chocolat. Je l'avais invité à la maison pour un souper du temps des Fêtes. C'était aux Rois, il me semble, et nos comparses de Lac-Mégantic étaient là aussi. J'avais préparé des mignardises que j'avais disposées sur une assiette de porcelaine blanche : trois étages de choses sucrées. Il y avait des sablés au beurre, du fondant choco-caramel, des biscuits glacés, de petites boules aromatisées au rhum... Mine de rien, pendant que le thé infusait, Antoine avait commencé à piger dans l'assortiment. Nous faisons tous semblant de ne pas le voir se gaver, se livrer sans vergogne au péché de gourmandise. Puis, soudain, il s'est exclamé : « Ôtez ça d'avant moi ! » C'était presque un « Vade retro, Satana! » Nous avons ri. Il a ri aussi, et m'a reparlé souvent de cette plâtée pour épicuriens.

Le grand âge est venu et la maladie avec. Peu à peu, Antoine perdait la mémoire prodigieuse dont il avait longtemps fait preuve. Mais il n'a jamais cessé d'être bon, affable, aimant. J'étais à l'étranger quand j'ai appris son décès. Je suis revenue à

temps pour aller le voir une dernière fois dans la demeure du dieu qu'il vénérât. Je me suis dit qu'il me manquerait. Et je ne me trompais pas.

Dans ma cour, une épinette s'épanouit, grossit, se dresse bien droit, malgré le vent, la neige ou la chaleur extrême. Je l'avais prise sur le terrain d'Antoine à Lac-Mégantic. Tous les jours, je la regarde. Tous les jours, je pense à Antoine.

Moi, je suis panthéiste.

Et je crois aux anges gardiens.

Christiane Lahaie